

Analyses : Zwingli et Calvin

Autor(en): **Schnetzler, Charles**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **1 (1913)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379922>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

résumés et rapprochés avec soin, commentés avec finesse et critiqués avec pénétration les textes les plus significatifs. Quelque motif qu'on ait d'ailleurs, pour s'intéresser au livre que nous venons de discuter, on ne manquera pas d'apprécier, en le lisant, la pondération de l'auteur, la discrète fermeté de son jugement, son visible souci de l'objectivité et beaucoup aussi les qualités d'élégance et de précision de son style.

Henri-L. MIÉVILLE.

ZWINGLI ET CALVIN

La série des monographies d'histoire universelle éditées par Velhagen et Klasing s'est enrichie récemment d'un remarquable ouvrage sur Zwingli et Calvin, dû à la plume de M. Auguste Lang (1), prédicateur au Dôme à Halle et professeur d'histoire ecclésiastique. L'auteur a dédié son livre à la Faculté de théologie de l'Université de Genève en témoignage de reconnaissance pour le doctorat qui lui a été octroyé en 1909, lors des fêtes de Calvin. Nous avons là une histoire très condensée et précise de la naissance du protestantisme réformé en Suisse et de son évolution de 1519 à 1564, date de la mort de Calvin. Histoire

(1) *Zwingli und Calvin*. Mit 161 Abbildungen. Bielefeld und Leipzig, Velhagen und Klasing, 1913, in-8, 152 p. — Notre auteur s'est fait un nom dans l'histoire de la réformation par les travaux suivants : *Les plus anciens travaux théologiques de Calvin*. Neue Jahrbücher für deutsche Theologie, 1893, II, p. 273-300. — *Luther und Calvin*. Deutsch-evangelische Blätter, année 21, fasc. v, mai 1896, p. 319-332. — *Melanchthon und Calvin*. Ref. Kirchenzeitung, Erlangen 1897, Nos 8-13. — *Die Bekehrung Johannes Calvins*. Studien zur Geschichte der Theologie und Kirche, II Bd., I Heft. Leipzig, Deichert, 1897. — *Joh. Calvin, ein Lebensbild, z. seinem 400 Geburtstag*. Leipzig, R. Haupt, 1909, 222 p.

vraiment dramatique et passionnante quand on considère de près les combats que cette force interne religieuse, politique et sociale a dû livrer pour conquérir définitivement sa place au soleil. On assiste à la phase extraordinairement critique marquée par le déclin de l'autorité de Zwingli et par le désastre de Cappel, puis on voit le drapeau du protestantisme relevé honorablement par Martin Bucer de Strasbourg, puis enfin la réforme de Calvin venant assurer au grand principe de l'autonomie et de l'indépendance de la personnalité religieuse son plein droit de cité.

Avec tout cela les grandes personnalités des réformateurs ressortent bien vivantes avec leurs qualités et leurs défauts, avec leur énergie et leurs nobles ambitions. L'auteur trouve encore le moyen de tracer en quelques traits la physionomie de maint acteur secondaire du grand drame de la Réformation.

Le style du livre est celui d'un maître. On ne lui fera pas le reproche de l'obscurité ou de la prolixité. C'est concis, nerveux et clair, quelquefois même la pensée demanderait à être plus développée. Peu de citations, mais ces dernières sont bien choisies et typiques. On regrette cependant que les sources de certains passages ne soient pas indiquées dans le texte ou en notes. Nous avons là à vrai dire plus un instrument de travail pour l'historien et l'érudit qu'un manuel pour faciliter les répétitions des étudiants. Le débutant pourrait s'y perdre.

L'ouvrage est illustré de la manière la plus riche et l'iconographie de l'époque est largement mise à contribution. L'impression très nette sur papier glacé dans un grand format in-8° ajoute au charme du livre. Tout cela en fait presque un ouvrage de luxe dont le prix est cependant très abordable : 5 fr. 35 c. Il mériterait certainement une traduction française.

L'auteur nous présente d'abord Zwingli, qui lui inspire une admiration très justifiée. Les principaux éléments de la formation de son caractère et de sa personnalité sont indiqués. L'esprit républicain et indépendant dans lequel il fut élevé exerça une grande influence sur son avenir. M. Lang mentionne aussi l'ascendant de Thomas Wyttembach, le professeur de Bâle que Zwingli appelle dans une lettre de 1523 : « Son bien-aimé et fidèle maître ». Ce fut lui qui l'initia à la conciliation de l'humana-

nisme et de la théologie. (1) Et puis ce fut Erasme qui avec ses études scripturaires et sa publication du Nouveau Testament grec de 1516 encouragea Zwingli à mettre au premier plan de sa théologie le principe de l'autorité de l'Écriture. Les écrits de Luther eurent certainement une influence déterminante sur sa doctrine de la grâce et de la justification par la foi ; cependant à mesure qu'il avance dans la carrière, sa théologie devient plus personnelle et s'écarte sur plus d'un point de celle du réformateur allemand. Il faut dire que ce dernier avait passé par des luttes intérieures et par un travail de repentance que Zwingli n'a pas connus à un même degré. Sa doctrine personnelle va en se précisant toujours davantage à mesure qu'il devient de plus en plus le prophète et l'inspirateur de la vie politique et religieuse de Zürich et d'une grande partie de la Suisse allemande. Depuis ses « Usslegen und Gründe der Schlussreden », de 1523, où il ne combat pas encore l'idée de la présence réelle de Christ dans la Cène, jusqu'à la « Christianae fidei expositio », son dernier ouvrage, il y a une évolution très remarquable dans le sens d'une ténorisation de plus en plus forte de ses principes théologiques et ecclésiastiques. M. Lang distingue dans son développement théologique trois phases qui deviennent les bases fermes de tout son travail de réformateur (p. 57-64) : 1° *Le biblicisme* par lequel il accepte toute la Bible comme un bloc, atténuant ainsi beaucoup l'antithèse que Luther avait établie entre la loi et l'Évangile. C'est ce qui explique pourquoi Zwingli se montra moins libre que Luther dans l'appréciation des divers livres de la Bible. 2° *Le spiritualisme* et le *radicalisme* religieux qui le poussait à donner une importance toute spéciale à la vie intérieure du chrétien et qui le conduisit à réduire les formes du culte à leur plus simple expression (suppression du chant, coupes et plats de bois dans la Cène). Si Luther avait réagi contre le légalisme et le judaïsme dans l'Église, Zwingli s'efforça de chasser le paganisme qui s'y était introduit. 3° Sa *théodicée* qui

(1) Leo Jude, condisciple de Zwingli a dit de Wyttembach : « Nous avons puisé dans l'enseignement de cet homme, comme à une pure source de vérité, tout ce que nous possédons de vrai savoir et nous devons lui en être reconnaissant. Il a répandu dans le cœur de Zwingli la semence de la vraie religion et l'a encouragé à étudier l'Écriture et à abandonner les fables et les erreurs des sophistes. » *Liberté chrétienne*, 15 juillet 1906, p. 235.

faisait de Dieu la substance et le principe de tout bien dans l'univers et dans tous les temps. C'était l'activité universelle (*Allwirksamkeitslehre*) de Dieu qu'il mit en relief en s'inspirant à cet égard de l'humanisme. Cette conception de Dieu l'amena aussi à être plus large que les autres réformateurs sur la place d'honneur à donner aux sages de l'antiquité comme Platon et Sénèque, etc...

Tandis que la théologie de Luther était « christocentrique », celle de Zwingli était surtout « théocentrique », bien qu'il donnât une grande importance à l'œuvre rédemptrice de Jésus-Christ. Il fut avant tout le vaillant champion de l'autonomie de l'individualité religieuse, qui tend à dépendre de Dieu seul.

L'essence de la foi chrétienne était pour lui la communion directe et intime de l'âme avec Dieu. Il l'a dit explicitement : « La foi chrétienne est une chose que l'âme du croyant éprouve de la même manière que l'état de santé se perçoit dans la vie du corps. » C'est lui qui a donné cette définition du vrai chrétien : « Etre chrétien c'est faire de grandes choses avec un grand courage, c'est tout supporter avec foi, c'est être un ami du peuple dans le conseil et dans l'action, bref c'est être semblablement à Dieu bon envers tous, prudent en toutes choses, partout constant et fort comme quelqu'un qui ne cherche pas à plaire aux autres, mais bien à l'Être supérieur ». — Il met donc l'accent sur la possession de notre être par l'esprit de Dieu.

Il était si ferme sur ce point-là que dans son ecclésiologie il fut vraiment par trop utopiste. Il pensait que les individualités chrétiennes étaient assez fortes pour que la fusion de l'Eglise dans l'Etat (un Etat chrétien) se fasse sans préjudice pour l'Eglise. Il s'est trompé et son Eglise d'Etat aurait certainement sombré dans un navrant naufrage si ses successeurs n'avaient pas remédié à la situation comme ils le pouvaient. L'écueil du « froid moralisme » ne put d'ailleurs pas toujours être évité.

Sa conception des sacrements et de la cène dépend très directement des principes que nous avons indiqués. C'est depuis 1526 que ses rapports avec Luther se sont altérés au sujet de cette question. L'influence de deux théologiens hollandais, Hinne Rode et Georges Saganus s'est exercée sur Zwingli dans le sens de la conception purement symbolique de la Cène vers laquelle le

portaient déjà toutes ses sympathies. La certitude du salut personnel déjà si fortement exprimée par lui le poussait à beaucoup moins insister que Luther sur l'efficacité des moyens de grâce.

M. Lang parle d'une manière fort captivante de l'entrevue de Marbourg du 1^{er} octobre 1529 et semble mettre l'accent sur l'intransigeance de Luther pour expliquer l'échec de cette tentative de conciliation. — Au fond la question n'est pas élucidée de savoir qui des deux fut le plus étroit et le plus absolu? Nous signalons à nos lecteurs le riche travail de M. Walter Kœhler qui a paru récemment dans le beau recueil de travaux historiques dédiés à M. Gerold Meyer de Knonau, président de la Société suisse d'histoire, en l'honneur de ses soixante-dix ans. (1)

M. Kœhler estime que ce fut Zwingli qui repoussa les avances de Luther. Ce dernier présentait un projet d'union de nature purement religieuse entre luthériens et réformés. Zwingli en voulant que les dogmes soient exclus des alliances politiques rêvait alors d'une union politico-religieuse de tout le protestantisme. Il éprouvait une répugnance invincible pour les mots du projet luthérien sur la présence de Christ dans la Cène : « hoc est essentialiter et substantive ». M. Kœhler estime que vu l'état des esprits à Zürich, Zwingli aurait été fort mal reçu par ses concitoyens s'il avait accepté la formule de Luther. Il y a là une question historique dont la solution n'est pas encore définitive, mais en tout cas les vues de M. W. Kœhler sont dignes d'être examinées de très près et concordent sur plus d'un point avec celles de M. Lang.

Si Zwingli donne à la politique une trop grande place dans son œuvre, ce n'est pas par soif de popularité, mais à cause de la confiance inébranlable qu'il avait en la puissance de transformation de l'Évangile. Ce qu'il pouvait faire à Zürich lui semblait applicable encore à d'autres milieux. Cappel vint briser toutes ces espérances, mais le grain de blé déposé en terre ne devait pas se perdre, bien au contraire.

Après la grande catastrophe du 11 octobre 1531, Bucer, à qui Strasbourg va prochainement élever un monument, arrive au pre-

(1) Festgabe für G. Meyer von Knonau, Zürich, 1913, p. 359-381 : *Zum Religionsgespräche von Marburg. 1529.*

mier plan de la scène. Plus mystique et plus enclin à chercher la vérité même dans les hérésies, il amende d'une manière fort intéressante la théologie de Zwingli. La prédestination acquiert chez lui une place plus centrale et se prépare à devenir le fondement de l'individualisme religieux. En outre l'Eglise de Strasbourg se distingue, grâce à son réformateur, par une plus grande indépendance vis-à-vis de l'Etat, réaction due à l'absoluité du système luthérien.

Ce fut justement à Strasbourg que le jeune Calvin âgé de 29 ans et préparé par toute une série de dispensations divines fut remis en contact avec Martin Bucer et indirectement plus tard avec les luthériens. M. Lang nous donne de Calvin un portrait des plus réussis et indique comme pour Zwingli les divers éléments qui formèrent sa puissante personnalité. Il maintient encore aujourd'hui contre l'avis de M. K. Müller, d'Erlangen (1), la collaboration directe du jeune humaniste à la rédaction du discours de Nicolas Cop en 1533.

Donc après la sentence d'exil de 1538 qui faisait passer Calvin de Genève à Strasbourg, le jeune réformateur fourbissait à nouveau toutes ses armes dans ce milieu si vivant. Les entrevues de Ratisbonne et de Worms le lièrent avec Mélanchthon et contribuèrent à faire de Calvin un réformateur qui travailla de toute sa conscience aux rapprochements possibles avec les Wittembergeois. Au reste il avait une grande et sincère admiration pour Luther et une réelle sympathie pour sa conception de la grâce et du salut par la foi en Christ. L'influence de Strasbourg se fit sentir aussi dans sa remarquable organisation de la théocratie genevoise non seulement dans l'Eglise, mais dans l'école où il

(1) *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, 1905, p. 177 ; 1907, p. 282. — *Nachrichten von der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, 1905, cah. 2, p. 188-255. — M. Théophile Dufour (Mélanges offerts à M. Emile Picot, membre de l'Institut, par ses amis et ses élèves. Librairie Damascène Morgand, Paris, 1913, t. II, p. 51-66. Article *Calviniana*) montre qu'après le fameux discours de Cop à la Toussaint de 1533, Calvin commença par se réfugier à Chaillot chez un protecteur inconnu. (p. 59-61) Jusqu'ici on avait placé ce séjour d'après Herminjard (II, 383-385), en 1531, soit deux ans plus tôt. La retraite de Calvin à Chaillot pourrait être une indication en faveur de la part prise par lui à la rédaction du discours de Cop.

appliqua plus d'un des principes du directeur du « Gymnasium illustre » de Strasbourg, le célèbre pédagogue Jean Sturm. M. Lang admire aussi sans réserves Calvin pour son exégèse. Il l'appelle le plus sagace et le plus précis de tous les exégètes de la Réformation (p. 138).

Calvin s'unit certainement à Zwingli et aussi à Bucer dans sa conception de Dieu à qui il confère *l'absolue souveraineté*. Mais sa doctrine prédestinatienne si caractéristique a avant tout pour lui un but moral et contribue à donner au croyant la conscience de son absolue dépendance de Dieu, de la complète certitude de son salut et de l'énergie qu'il peut déployer pour le triomphe de la vérité. La prédestination a aussi influencé sa conception ecclésiastique qui confère à l'Eglise une autorité encore plus grande que dans l'Etat zwinglien. Sans doute pour Calvin l'Etat a une importante mission à remplir, mais l'Eglise a ses droits inviolables et souvent distincts. C'est la prédestination s'appliquant aux réprouvés qui encourage Calvin à réclamer pour les pasteurs le droit d'exclure les impies de la Cène.

Dans la question eucharistique Calvin fut aussi l'homme de la conciliation et c'est encore grâce à l'influence de Bucer et de Strasbourg qu'il en arriva à concevoir d'une manière si organique et logique la conciliation du symbolisme de Zwingli et du réalisme de Luther. Le « consensus tigurinus » de 1549 est certainement dû à ses nobles efforts d'union.

La création à Genève de la puissante citadelle de la Réforme est résumée aussi de la façon la plus heureuse. Les étapes de cette véritable épopée se succèdent dans d'exactes croquis. En quelques traits l'affaire de Servet nous est présentée et M. Lang ne ménage nullement à Calvin le blâme d'avoir trahi la confiance de Servet dans la négociation de Vienne en livrant des documents compromettants pour faciliter l'arrestation de l'hérétique par l'inquisition. Mais d'un autre côté il montre avec évidence que la cause tout entière de la Réformation aurait subi alors un terrible préjudice par l'impunité accordée au médecin espagnol. Bullinger, le paisible Bullinger, n'était-il pas du côté de Calvin contre Seb. Castellion ? Au XVI^e siècle affirmer comme l'avait fait Servet qu'avant la vingtième année on ne peut pas imputer à l'homme le péché était considéré comme un vrai crime qui devait être puni de mort. Il y a encore maint historien de nos jours

qui ne peut pas se placer à ce point de vue d'impartialité pour juger le cas de Servet. (1)

Le dernier chapitre est consacré en grande partie à retracer le rôle mondial qu'a joué le protestantisme réformé, ébauché avec une grande maîtrise par Zwingli, continué par Bucer et achevé dans l'œuvre géniale de Jean Calvin. En France, en Ecosse, en Angleterre, en Hollande, en Hongrie et plus tard dans le Nouveau-Monde l'esprit réformé infuse un sang nouveau à des peuples qui marchent de progrès en progrès sur le chemin de la liberté. Le rêve de Zwingli de voir se conclure autour du drapeau de l'Évangile retrouvé une alliance de peuples se réalise grâce à Calvin. Comme le dit très bien notre auteur : « Si Luther a fondé le christianisme évangélique, c'est Jean Calvin qui l'a sauvé ». Il a préparé ainsi l'organisme réformé à supporter les attaques de la contre-réformation. Il fut un des grands pionniers de l'État moderne.

Nous n'avons pu donner qu'un pâle résumé des lignes principales de cet ouvrage, qui contient sous sa forme si condensée une matière énorme, soulève une foule de questions, nourrit la pensée et fait réfléchir. Il a l'immense avantage d'établir un lien organique entre les œuvres respectives du réformateur zurichois, de Bucer et de Calvin. Trop souvent on isole ces grands lutteurs les uns des autres. Après avoir lu l'ouvrage de M. Lang on saisit parfaitement qu'il y a là une grande puissance interne à l'œuvre, celle de l'Esprit, qui agit par le moyen de ces fortes individualités, complétant l'œuvre de l'un par le labeur de l'autre et on ferme le livre avec une impression de profonde reconnaissance et d'adoration envers Dieu, qui sait susciter au sein de l'humanité des énergies aussi fécondes et bienfaisantes. On comprend mieux pourquoi ces hommes, qu'il s'agisse de Luther, de Zwingli ou de Calvin, ont pu prendre, à travers leurs faiblesses comme mot d'ordre de leur activité : « Deo soli gloria ! » A Dieu seul la gloire ! — Ils étaient ouvriers avec Dieu.

CH. SCHNETZLER.

(1) La dernière publication sur Servet est celle du D^r P. L. Ladame : *Michel Servet. Sa réhabilitation historique*. Genève, Kündig, 1913. Le point de vue en est assez impartial.
